



Franc-maçonnerie et psychanalyse : deux voies de redressement de l'humain

Françoise Bonardel

DANS **LA CHAÎNE D'UNION** 2009/4 (N° 50), PAGES 36 À 41
ÉDITIONS **GRAND ORIENT DE FRANCE**

ISSN 0292-8000

DOI 10.3917/cdu.050.0036

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-la-chaine-d-union-2009-4-page-36.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Grand Orient de France.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

DOSSIER

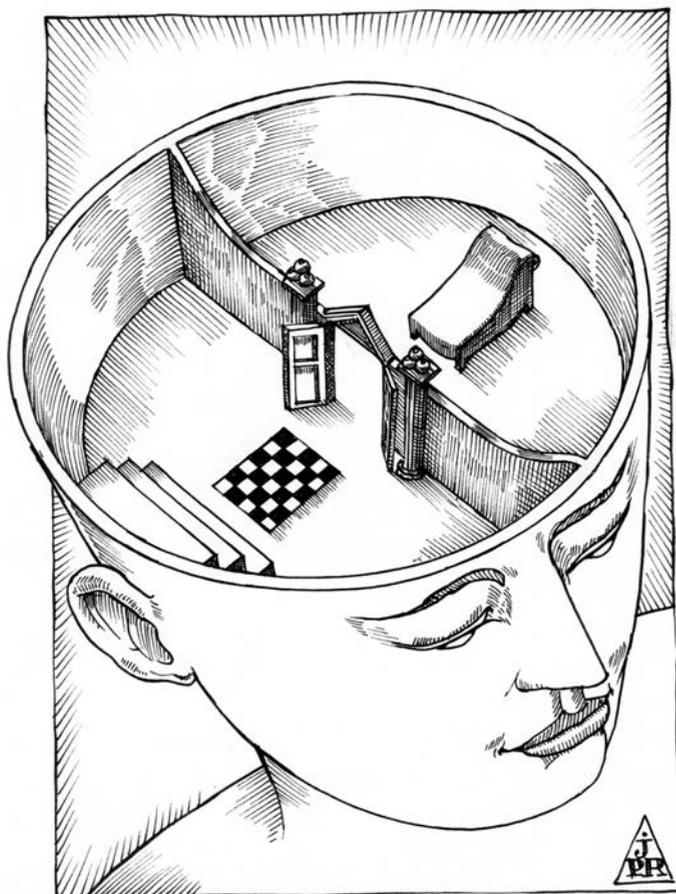


Illustration
Jean-Pie Robillot



LA LOGE ET LE DIVAN

FRANC-MAÇONNERIE ET PSYCHANALYSE : DEUX VOIES DE REDRESSEMENT DE L'HUMAIN

PAR FRANÇOISE BONARDEL

L'homme, coupé du divin, a fait le tour de lui-même et ne sait plus quoi faire pour se distraire, sinon pousser les enchères. La faillite menace l'humanisme. Que faire ? Peut-être cesser d'invectiver la société, l'État, le destin, et suivre ces voies opératives que sont, sur des plans différents, psychanalyse et franc-maçonnerie.

Il paraît à première vue souhaitable d'être au moins l'un ou l'autre – psychanalyste ou franc-maçon – pour témoigner de ce qui « se passe » au sein d'une loge ou lorsqu'on s'allonge sur le fameux divan, demeuré plus proche du lit d'hôpital que du sofa oriental (*diwan*) incarnant aux yeux de Goethe le possible dialogue entre Orient et Occident.

Ce serait oublier que ce qui se déroule ainsi à huis clos fait de la loge comme du divan un nouvel Éleusis, tenant le profane à distance des mystères qui s'y accomplissent loin de l'agitation, de la dispersion à quoi prédispose la vie moderne. Autant dire, comme le sage du *Tao Té King*, que celui qui parle ne sait pas, et que celui qui sait ne parlera pas : retenu par le secret professionnel, par la pudeur face à ses désastres intimes, ou par le vœu de silence soudant fraternellement les membres de toute communauté initiatique.

Alors, quoi dire sur l'une et l'autre pratique que l'on ne sache déjà pour l'avoir appris dans les livres, ou que l'on préfère taire pour s'être personnellement engagé dans l'une ou l'autre voie ? Mission impossible en somme, mais qui mérite qu'on en relève le défi et ne reste pas à ce sujet sans voix.

La cure analytique est initiatique en ce que le moi, dialoguant avec l'inconscient individuel ou collectif, se découvre à l'étroit dans ses limites égotiques et parvient à s'aventurer hors de lui-même vers le Réel (Lacan) ou vers cette totalité que Jung nomme le Soi

Je ne me lancerai cependant pas dans la comparaison, toujours plus ou moins acrobatique, des « rituels » pratiqués ici et là ; tout rituel était d'entrée suspect aux yeux de Freud qui voyait dans le principe de répétition le symptôme de l'obsession névrotique à quoi il réduisait d'ailleurs le vécu religieux.

Je ferais tout d'abord remarquer que, si psychanalyse et maçonnerie ont néanmoins quelque chose à voir, c'est qu'il y va, pour l'une comme pour



Fil à plomb gallo-romain
Musée de la Cour d'Or,
Metz

l'autre, du redressement de l'humain – de sa re-surrection, au sens propre du terme – et de la découverte d'une souveraineté reconquise sur les illusions d'un moi demeuré narcissique, contraint par sa confrontation avec le « ça » de renoncer à ses prétentions autarciques.

C'est en ce sens que la cure analytique est elle aussi initiatique, à des degrés divers selon les écoles mais toujours en ce que le moi, dialoguant avec l'inconscient individuel ou collectif, se découvre à l'étroit dans ses limites égotiques et parvient à s'aventurer hors de lui-même vers le Réel (Lacan) ou vers cette totalité que Jung nomme le Soi.

Rien ne permettant de jauger de l'extérieur à quelle profondeur de la psyché consciente et inconsciente opère de son côté l'initiation maçonnique, quant à elle rigoureusement ritualisée, on peut aisément imaginer qu'elle puisse rester sans retentissement intime pour les uns tandis qu'elle produit un bouleversement total chez d'autres. Pour avoir été « initié », on n'en reste pas moins homme, témoin de la diversité de l'humain. Aussi n'est-il d'autre preuve tangible des effets de l'initiation qu'une modification significative des comportements quotidiens. Mais n'en dirait-on pas autant d'une éducation réussie, d'un métier exercé avec passion et abnégation, ou même d'un grand amour transformant le regard porté sur les êtres humains ?

Une chose au moins semble sûre, et qui vaut pour tous les engagements spirituels : ce n'est pas en loge que l'on peut espérer traiter des troubles d'ordre psychologique, ni en s'abîmant dans la prière ni en méditant des heures sur un coussin ; et ce n'est pas à la psychanalyse qu'il faut demander de répondre à des aspirations spirituelles, sinon en ce qu'elle restitue à la vie du patient l'horizon de sens qu'avait confisqué sa névrose.

Sans doute la psychologie des profondeurs s'est-elle installée, comme l'a montré Jung, sur les ruines des systèmes symboliques qui ont fait la force et la cohérence des univers traditionnels. Du moins cette séparation forcée du spirituel et du temporel permet-elle à l'homme moderne d'entrevoir sur le divan ce à quoi pourrait l'initier pour de bon le travail effectué en loge, et à l'apprenti maçon d'au moins pressentir en quoi l'initiation peut, elle aussi, répondre à une sollicitation pressante de l'inconscient.

Cure analytique et franc-maçonnerie font figure de garde-fous et offrent aux personnes en mal de repères la protection d'une clôture au sein de laquelle le décloisonnement effectué en vase clos prélude à la découverte d'un orient intérieur

Un étroit passage se fait alors jour entre ces deux pratiques, contribuant l'une et l'autre à ce que les sociétés modernes ne répudient pas totalement certains gestes fondamentaux grâce auxquels s'est jusqu'alors façonné l'être humain.

À une époque où l'on ne jure que par « l'ouverture » – souvent

fantasmée plus qu'effective, il va sans dire – et où l'apologie des différences coexiste tant bien que mal avec la suppression bien réelle de la diversité, psychanalyse et maçonnerie constituent des îlots de résistance préservant, au sein même de la société civile, ce qui continue à faire la force des ordres monastiques : la nécessité au moins temporaire d'une *clôture* séparant le profane du sacré, comme le fait la loge maçonnique, ou isolant pour un temps l'individu en voie de reconstruction des éléments pathogènes qui avaient contribué à sa déstructuration.

Confondant volontiers clôture et repli sectaire, et affichant sa phobie des frontières, notre époque refuse de se souvenir que les grandes cultures n'ont survécu qu'en maintenant une dialectique permanente et vivante du clos et de l'ouvert, tous deux indispensables à la formation de l'individu et au maintien de la paix sociale. Cure analytique et rituels maçonniques font donc à cet égard figure de garde-fous, et offrent aux individus en mal de repères la protection d'une clôture au sein de laquelle le décroissement intérieur, effectué en vase clos, prélude à la découverte d'un Orient intérieur.

Loge et divan sont bien, à cet égard, les avatars modernes du vase de transmutation où les adeptes de l'Art d'Hermès débarrassaient les métaux vils de leurs « crasses » pour en restituer au grand jour l'éclat solaire.

À tout *dépouillement* sied l'intimité d'un lieu clos, à l'abri des regards profanes toujours plus ou moins prédateurs et indiscrets. Car c'est bien, dans l'un et l'autre cas, de dépouillement qu'il s'agit, et d'une mise à nu sans commune mesure avec l'exhibition des chairs à quoi se complaisent les sociétés post modernes.

Aussi peut-on penser que quiconque s'est une fois au moins dans sa vie dépouillé, fût-ce symboliquement, de ses vêtements et ornements superflus, n'éprouvera plus le besoin, ni de flétrir outre mesure, ni d'exhiber ce qui relève en lui de la « chair » : celle du « vieil homme » dont parlait avec tant de véhémence saint Paul. Consentir en loge ou sur le divan, le dépouillement est l'antichambre d'une discrétion et d'une sobriété retrouvées, fondement d'une relation plus fraternelle avec les autres humains qu'il devient dès lors possible de percevoir dans leur inaliénable grandeur comme dans leur nudité.

Clôture, dépouillement et pour tout dire *secret* : celui traditionnellement attaché aux différentes étapes de l'initiation maçonnique bien sûr, mais pas seulement. Que n'a-t-on pas dit, écrit sur l'étroite connivence du secret maçonnique et de certaines pratiques « occultes » en politique ! Mal placée pour en juger, je rappellerais simplement que le secret se distingue de l'occulte, du caché – du refoulé, disait Freud, parlant de certaine « inquiétante étrangeté » (*Unheimlichkeit*) – en ce qu'il concourt à

protéger un mystère : celui d'une seconde naissance, bien plus périlleuse et prometteuse que la première, qui a jeté chacun de nous, comme un paquet sanglant, sur cette terre où se côtoient splendeurs et iniquités.

La fraternité reste un rêve tant que chacun n'a pas « travaillé » pour son propre compte le matériau humain et fait réellement sien le lot qui lui a été donné en partage par le destin, comme le disaient les Anciens

Tout est donc, là encore, question de discernement ; et c'est à mieux se repérer dans la confusion contemporaine qu'initient différemment la loge autant que le divan. Qui suis-je en vérité ? De quoi ai-je vraiment besoin, envie, dans la profusion des objets offerts à la convoitise des masses ? Car la fraternité reste un rêve tant que chacun n'a pas « travaillé » pour son propre compte le matériau humain, et fait réellement sien le lot qui lui a été donné en partage par le destin, comme le disaient les Anciens.

Que l'humanisme soit aujourd'hui en faillite est à cet égard le signal fort de ce que l'homme, coupé du divin, a fait le tour de lui-même et ne sait plus quoi faire pour se distraire, sinon faire monter les enchères. La catastrophe n'est alors en général pas loin. Jung l'affirma avec force dès 1936, sans être le moins du monde entendu : « Si la grande chose qu'est la culture va de travers, cela tient simplement à ce que les hommes pris isolément vont de travers, à ce que *je* vais de travers. Raisonnablement, il faudra commencer par me redresser moi-même »¹.

Rien de plus « raisonnable » en effet – et, par les temps qui courent, de plus urgent ! – que de cesser d'invectiver continûment la société, l'État ou le destin, et d'oser commencer par le vrai commencement, comme le proposent ces voies *opératives* que sont, sur des plans différents, psychanalyse et franc-maçonnerie.

▲ FRANÇOISE BONARDEL

1. Carl Gustav Jung, *Aspects du drame contemporain*, trad. fr., Genève, Georg et Cie, 1971, pp. 222-223.